

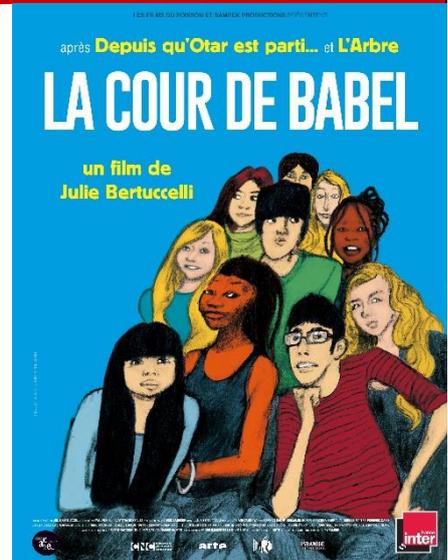
LA COUR DE BABEL

de Julie BERTUCCELLI

FICHE TECHNIQUE

Pays : France
 Durée : 1h29
 Année : 2013
 Genre : Documentaire
 Image : Julie BERTUCCELLI
 Son : Stephan BAUER, Benjamin BOBER, Graciela BARRAULT, Greg LE MAITRE, Frédéric DABO
 Montage : Josiane ZARDOYA
 Musique : Olivier DAVIAUD
 Coproduction : Les films du Poisson / Sampek Productions / Arte
 France Cinéma
 Distribution : Pyramide Films
 Tournage pendant l'année scolaire 2011-2012
 Sortie : 12 mars 2014

Nomination Meilleur documentaire César 2015



SYNOPSIS

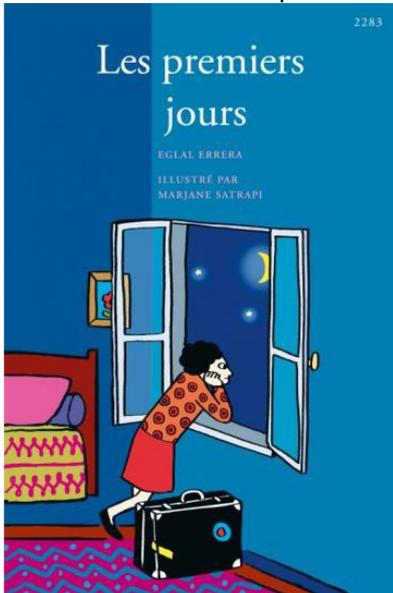
Ils viennent d'arriver en France. Ils sont Irlandais, Serbes, Brésiliens, Tunisiens, Chinois ou Sénégalais... Pendant un an, Julie Bertuccelli a filmé les échanges, les conflits et les joies de ce groupe de collégiens âgés de 11 à 15 ans, réunis dans une même classe d'accueil pour apprendre le français. Dans ce petit théâtre du monde s'expriment l'innocence, l'énergie et les contradictions de ces adolescents qui, animés par le même désir de changer de vie, remettent en cause beaucoup d'idées reçues sur la jeunesse et l'intégration, et nous font espérer en l'avenir...

DÉCOUPAGE

- Bruits de craie, écriture sur un tableau : les élèves se présentent, en français.

1 – Période de la rentrée : plan sur la cour, l'arbre a ses feuilles

- Comment on dit « bonjour », dans sa langue d'origine ?
- Titre du film, écrit en plusieurs langues.



- Couverture d'un livre : *Les premiers jours* d'Eglal Errera et Marjane Satrapi, découverte progressive du sens ; « Et vous ? Quand on arrive à Paris, est-ce que c'est facile ? » « Qu'est-ce que vous avez fait le dernier jour où vous étiez dans votre pays ? »
 5 situations, 5 origines, Daniil (Biélorussie), Luca (Irlande), Miguel (Venezuela), Eduardo (Brésil), Xin (Chine)

2 – Automne : les arbres de la cour ont perdu de leurs feuilles

- Rencontre parents / élèves / professeur : 3 élèves, 3 origines, 3 situations différentes, Ramatoulaye (Mauritanie), Felipe (Chili), Xin (Chine).
- A la piscine : Ramatoulaye n'a pas son bonnet.

3 – Cour : plus de feuilles

- Ecriture au tableau : « élégant », les accents aigus.

- Témoignages de Naminata (Côte d'Ivoire), Kessa (Grande-Bretagne) : « Quand on parle français, les autres se moquent. »
- Discussion : passage de la classe d'accueil à une classe ordinaire, quand ?
- Autre rencontre parents / professeurs / élèves : Andromeda (Roumanie) va aller en 3^e, augmentation du nombre d'heures dans la classe de rattachement, Djenabou (Guinée) avec des difficultés en anglais...

4 – Neige dans la cour : hiver

Devant la caméra, les élèves racontent leurs parcours, leurs espoirs.

5 – Des bourgeons sur l'arbre de la cour

- Miguel (Venezuela) joue du violoncelle ; toute la classe est attentive.
- Maryam (Lybie) quitte la classe, sa mère a trouvé un appartement plus grand à Verdun : photo de la classe avec des messages des élèves, émotion autour de ce départ.
- Entretien individuel avec Djenabou (Guinée), cite une camarade : « Regarde-la, avec ses cheveux crépus ! » « Avec qui tu t'entends bien ? » « Avec personne, avec moi-même. »
- En classe, un objet qui m'identifie ?
- Felipe (Chili) a réalisé un comic.
- Agnieszka (Pologne) montre un petit arbre.
- Eduardo (Brésil), un uniforme de scout.
- Oksana (Ukraine), une petite poupée.
- Puis elle chante : toute la classe l'applaudit.
- Youssef (Maroc), un Coran.
- Naminata (Côte d'Ivoire), une Bible.
- Pour certains élèves, le Coran, pour d'autres, la Bible : « Ça divise le pays. », et les religions : « C'est quoi le vrai ? » « La terre, on peut l'appeler question. »
- D'autres petites feuilles sur un tableau avec des questions.
- Un élève lève le doigt.
- Photo d'un globe terrestre avec un point d'interrogation.
- Rencontre parent / prof pour Abir (Tunisie) : l'année prochaine ? Une école privée en arabe ; l'enseignante évoque les sections internationales ; les repas de midi, où l'on parle en français ; mais risque de ne pas être autorisée à participer au voyage à Chartres, pour le festival du film scolaire.
- Luca (Irlande) : des difficultés en maths ; syndrome d'Asperger (autisme léger) ; pour l'année prochaine ? 3^e, mais la vie est dure à Paris, mère seule avec 3 garçons, et un travail à plein temps.
- Mihajlo (Serbie) n'a pas le temps de travailler, fait des démarches, est l'interprète de sa famille.

6 – L'arbre de la cour est en fleur : printemps

- Centre d'examen d'Arcueil : l'enseignante accompagne les élèves au Diplôme d'études en langue française, « Bonne chance », réactions après l'épreuve.

7 – Des feuilles sur l'arbre

- Projection du film d'atelier devant les parents.
- Voyage en train, échanges si on gagne ou on perd.
- Salle de projection à Chartres : festival Ciné-Clap, 2^e prix catégorie collège pour *L'enfant lune* (et annonce du prix du jury du festival de Paris).
- Après le conseil de classe du 3^e trimestre : annonce des passages, des poursuites en classe d'accueil.
- Redoublement pour Ramatoulaye : « profs trop nuls, blancs... » ; proposition d'un test à la rentrée.
- Dernier jour, émotion de l'enseignante : « On n'oublie pas ses derniers élèves... », applaudissements, fleurs.
- « On est tous des frères et sœurs. » « Dans 5 ans ? dans 10 ans ? »
- « Tu es comme ma mère. »
- Générique de fin.
- Enseignante qui accompagne les élèves jusqu'au portail du collège.

Elèves de la classe :

Abir de Tunisie
Agnieszka de Pologne
Andromeda de Roumanie
Daniil de Biélorussie
Djenabou de Guinée
Eduardo du Brésil
Felipe du Chili (violoncelle)
Kessa de Grande-Bretagne
Luca d'Irlande
Maryam de Libye
Miguel du Venezuela
Mihajlo de Serbie
Naminata de Côte d'Ivoire
Oksana d'Ukraine (chante)
Ramatoulaye de Mauritanie
Xin de Chine
Yong de Chine
Youssef du Maroc

PISTES PÉDAGOGIQUES

1 – Avant la projection : quelles attentes ?

- **L'affiche**

Un dessin, réalisé par un auteur de bande-dessinée, **Christophe Blain**, présentant 10 jeunes, d'origines diverses (pourrait laisser penser à un film d'animation ?).

Confronter les hypothèses avec le synopsis : « Des élèves d'une classe d'accueil viennent d'arriver en France. Ils sont Irlandais, Serbes, Brésiliens, Tunisiens, Chinois ou Sénégalais... Pendant un an, Julie Bertuccelli a filmé les échanges, les conflits et les joies de ce groupe de collégiens âgés de 11 à 15 ans, réunis dans une même classe d'accueil pour apprendre le français. » : **un documentaire** sur une classe de collégiens.

- **Le titre**



Jeu de mots avec la « Tour de Babel » : la disposition en pyramide des personnages de l'affiche peut rappeler sa forme.

« Tour que les descendants de Noé, selon la Genèse (XI, 9), tentèrent d'élever pour escalader le ciel. Ce thème, qui symbolise l'orgueil de l'homme, a été retrouvé dans la mythologie grecque. Le châtimeur biblique de cette tentative impie (dispersion de l'humanité) est une explication populaire de la diversité des nations et des langues. »

Source : dictionnaire Larousse

• Intentions de la réalisatrice (extraits d'entretiens)

« J'ai vu dans cette classe une **utopie** réalisée. »

« Je savais qu'il était possible de vivre ensemble. Là, j'en ai trouvé la preuve. »

« Mon but était vraiment de filmer le groupe : voir comment ils vivent, se comportent, discutent ensemble. »

« Je montre un petit théâtre de notre monde où l'énergie de l'espoir peut faire des miracles, tout comme la confiance et l'accueil prodigués à ces jeunes... »

« J'aimerais que les personnes se rendent compte qu'on a énormément de leçons à apprendre des étrangers. On a tous besoin les uns des autres et c'est une richesse de les recevoir. On ne peut pas se permettre de maltraiter les différentes religions et cultures : c'est inacceptable ! Aujourd'hui, le racisme s'élève à un niveau plutôt grave en France. J'espère qu'un film comme celui-là peut simplement rappeler aux gens que les étrangers sont des êtres comme tout le monde. Avoir des a priori sur ces personnes-là est intolérable, mais c'est aussi de l'ignorance et de la peur idiote. Finalement, c'est ce regard-là qui n'aide pas l'intégration des étrangers et qui les rend agressifs. »

• Recherches possibles

Œuvres portant sur les différences, les migrations :

- ▶ Wright Richard, *Black Boy*, Ed. Gallimard, 1945.
- ▶ Clavel Bernard, *L'Espagnol*, Ed. J'ai lu, 1959.
- ▶ Etcherelli Claire, *Elise ou la vraie vie*, Ed. Gallimard, 1967.
- ▶ Tournier Michel, *Vendredi ou la vie sauvage*, Ed. Gallimard, 1971.
- ▶ Cavanna François, *Les Ritals*, Ed. Le livre de Poche, 1978.
- ▶ Morrison Toni, *Tar Baby*, Ed. 10/18, 1981.
- ▶ Begag Azouz, *Le Gone du Chaâba*, Ed. Points, 1986 (et autres œuvres).
- ▶ Errera Eglal, *Les premiers jours* (illustrations de Marjane Satrapi), Ed. Actes Sud, 2002 (roman évoqué dans le film).
- ▶ Claudel Philippe, *La petite fille de Monsieur Linh*, Ed. Le livre de Poche, 2005.
- ▶ Nozière Jean-Paul, *Tu peux pas rester là*, Ed. Thierry Magnier, 2008.
- ▶ Andriat Frank, *Journal de Jamila*, Ed. Mijade, 2008.

2 – Pendant la projection : des repérages

Des repérages (et des sujets possibles de débat) peuvent être confiés à des groupes d'élèves différents :

- **quels sont les lieux où est tourné le film ?** (et quels lieux ne sont pas montrés ?) pourquoi ? quelle intention ?
- **les principaux personnages :** noms, origines, objets choisis, raisons de leur venue en France et situation, avenir envisagé...
- **les sujets abordés :** la diversité des langues (titre), les religions, les différences et la question de la tolérance, le travail scolaire, les études, les capacités, les qualités, les motivations des uns et des autres, leur avenir.

3 – L'intérêt du film

• Une sorte d'histoire nous est racontée.

Jean-Luc Godard : « Tous les grands films de fiction tendent au documentaire, comme tous les grands documentaires tendent à la fiction. »

Un **schéma narratif** possible :

1 – Situation initiale : des élèves venant du monde entier, dans une classe d'accueil.

2 – Les éléments déstabilisants, perturbateurs : difficulté à apprendre le français, à vivre ensemble parfois, à se plier aux règles.

3 – Dynamique de l'action : la progression dans l'apprentissage.

4 – Résolution : les progrès constatés au Delf, les passages en classe supérieure pour presque tous les élèves, la bonne entente.

5 – Etat final : la dispersion avec les vacances.

Ce schéma narratif exprime des progrès, une réussite, malgré quelques difficultés, et la possibilité de l'échec d'une élève.

Un récit initiatique, avec des épreuves à surmonter, qui permettent d'acquérir des qualifications. La difficulté de la langue représente un obstacle important, on ressent parfois l'impatience des élèves qui ne parviennent pas à exprimer tout ce qu'ils souhaitent ; **l'adolescence** aussi, moment difficile où la maîtrise des émotions manque, leur joue des tours ; ils sont aidés par une enseignante bienveillante, confiante, qui construit sa pédagogie à partir du vécu des élèves.

Film optimiste, avec un rythme, notamment dans le passage des saisons, dans la bande son (musique avec un mouvement mélodique ascendant, d'Olivier Daviaud), qui accompagnent une progression de l'émotion du spectateur.

- **La forme documentaire :**

- **choix de l'absence de voix off :** pas de commentaire (qui viendrait « surligner » ce qu'on doit ressentir ou penser) (**pas non plus d'échange de profs sur les élèves**, pas de conseil de classe, rien d'extérieur à eux), le spectateur est laissé libre de ses jugements ; il n'y a pas d'intermédiaire entre nous et les élèves ; ils sont filmés souvent en **plan rapproché** ou en **gros plan**, avec une **caméra à leur hauteur** : cela renforce la **proximité** possible, un regard compréhensif et bienveillant ; l'essentiel se passe dans la classe (seuls changements de lieu : la piscine, le centre d'examen, train et festival à Chartres ; et la cour du collège – mais choix de ne pas suivre les élèves dans cette cour ni dans leur vie familiale : « respect de leur intimité », dit la réalisatrice),
- **un documentaire « en immersion »** (un dispositif utilisé par Frédéric Wiseman, Raymond Depardon) : un long temps de présence aux côtés des personnes qu'on filme ; permet de capter l'inattendu, le surprenant, la vie... (les belles surprises du film que sont le violoncelle de Miguel, et la voix d'Oksana, mais aussi parfois les difficultés),
- et un **« hors-champ »** important : laisse le spectateur deviner, à partir de quelques indices, ce que les élèves ont vécu, ce qu'ils vivent à l'extérieur du collège (témoignage de l'enseignante : ils se sentent parfois **« en exil »**, et redevenus **« comme des bébés »**, ne pouvant pas se faire comprendre, ni comprendre ce qu'on leur dit),
- **le montage** est soigné (sélection des rushes que l'on garde, et leur assemblage) ; le rythme du film (avec ses respirations : plans sur l'arbre dans la cour, symbolique du temps qui passe, mais aussi de l'apprentissage qui suit son cours, comme un arbre qui vit), la variété des situations, avec un **« fil rouge »** : les élèves progressent dans leur maîtrise du français.

Beaucoup de réflexions nous sont ainsi communiquées :

- **l'importance de la langue, comme possibilité de s'intégrer dans une société :** nous sommes « des habitants du langage » (Lacan), nous ne voulons pas être moqués pour notre manière de parler, d'où cette énergie dans le désir d'apprentissage, et d'intégration,
- **les différentes façons de travailler et de faire progresser des élèves :** l'échange oral, les activités d'écriture ; rôle de l'enseignante : sa façon de faire (questionnement à partir d'une image, d'un objet ; partir de ce que les élèves ont vécu ; les placer en activité : laisser parfois les élèves discuter entre eux pour se corriger ou s'aider...) (elle est peu présente à l'image !),
- **la question des différences :** les cheveux crépus évoqués par Djenabou ; renvoie aux degrés de tolérance, à la question des apparences (une personne se réduit-elle à ses apparences ?), aux préjugés (jugements a priori, rapides et simplistes sur une personne),
- **la question des religions :** diversité des religions dans le monde ; pourtant chacune veut être la vraie, se veut unique ; sujet difficile à aborder en classe : éviter que quelqu'un ne cherche à convaincre les autres qu'il a raison... Renvoie à la question de la laïcité.

- **Echange sur les religions (49 min 20) :**

Naminata : « Je vais à l'église, mais parfois aussi à la mosquée... La mosquée et l'église, c'était tout flou. Je dois choisir une religion, je peux pas rester dans 2 religions. »

Quelqu'un feuillette une Bible : « Non, elle a pas droit de toucher. » « Mais si ! » « Ok, touche ! »

Naminata : « Si tu interdis de rentrer dans une église, c'est ça qui divise le pays. Ma grand-mère est musulmane. Elle-même, elle me dit : « C'est le même Dieu. La Bible, ça va pas vous brûler la main ». Moi, si je touche le Coran, ça me fait rien. »

Qui a inventé que tout le monde a une religion ?

Professeure : « Pourquoi il y a différentes religions dans le monde ? »

Andromeda : « Jésus est le seul à dire : "Je suis le fils de Dieu". Un prophète sait que c'est un prophète. »

« Nous, on est pas venus ici pour vivre comme ça, longtemps. » [...]

« Qu'est qu'on doit croire ? Dieu, extraterrestres ou le Big Bang. Personne connaît la réponse ! »

« Parmi toutes ces religions, c'est quoi le vrai ? Ce à quoi on doit croire ? Parfois, je suis mélangée. »

Luca : « En Irlande du Nord, il y a des organisations terroristes, IRA, UTA. « Nous sommes les catholiques, Nous sommes les protestants. » Il y a la guerre entre eux. C'est pas religieux, ça, parce qu'ils tuaient les bébés dans l'hôpital. »

« En fait, quand on dit "la Terre", on peut changer ce nom. On peut dire "Question". Parce qu'on a beaucoup de questions. Mais personne sait. Seul Dieu. On sait même pas si Dieu existe ! »

Commentaire de Julie Bertuccelli :

« Au final, la jeune Djenabou qui considère Dieu comme son « meilleur ami », commence à douter et conclut par : « Peut-être Dieu n'existe pas ! ». Je pense qu'il n'y a que l'école laïque qui peut apporter ce doute sur la religion. C'était un moment de grâce de voir en direct la laïcité faire son travail. »

La laïcité

« La laïcité repose sur trois principes et valeurs : la liberté de conscience et celle de manifester ses convictions dans les limites du respect de l'ordre public, la séparation des institutions publiques et des organisations religieuses, et l'égalité de tous devant la loi quelles que soient leurs croyances ou leurs convictions. La laïcité garantit aux croyants et aux non-croyants le même droit à la liberté d'expression de leurs convictions. Elle assure aussi bien le droit d'avoir ou de ne pas avoir de religion, d'en changer ou de ne plus en avoir. Elle garantit le libre exercice des cultes et la liberté de religion, mais aussi la liberté vis-à-vis de la religion : personne ne peut être contraint au respect de dogmes ou prescriptions religieuses. »

Source : gouvernement.fr

Cette **liberté** accordée à chacun suppose le **respect** de convictions différentes des siennes : respect quand autrui exprime ses convictions, mais aussi respect quand on exprime soi-même ses convictions...

Pose la question du prosélytisme, notamment dans l'espace public : il existe des **limites**...

4 – Après la projection : activités possibles

(éventuellement par petits groupes)

• **Qu'avons-nous appris grâce au film ?**

Parvenir à organiser sa réponse, à classer les éléments ; s'appuyer sur des éléments précis du film : les écrire pour s'en souvenir.

• **Le film correspond-t-il aux intentions de la réalisatrice ?**

• **Interview d'un-e (ou plusieurs) élèves d'origine étrangère :**

- préparer les questions (en s'inspirant du film) : leurs difficultés au collège ? ce qui les aide ? les souhaits et les espoirs... ; les derniers jours dans leur pays d'origine, les premiers jours en France ?

• **Interview d'un-e enseignant-e en FLS**

- préparer les questions : les méthodes utilisées pour favoriser l'apprentissage de la langue, les difficultés rencontrées, l'intérêt de ce travail, une impression sur les élèves, des anecdotes ?
- choisir un lieu, éventuellement un décor
- enregistrement : son ? image ? ou photos et texte ?
- retenir ce qui paraît le plus intéressant : une « pastille » d'une ou deux minutes ?
- diffusion/restitution : un panneau d'exposition ?

- **Interview de la réalisatrice ?**

(nécessite d'avoir vu le film auparavant, et de préparer aussi les questions)

- **Rédaction d'une critique :**

(fiche de méthode : http://www.cinemaparlant.com/fichesresscinema/ft_redigercritique.pdf)

- un très court résumé du film,
- un jugement, argumenté,
- parler d'images et de sons précis pour justifier son avis,
- construire le texte : aller du moins important au plus important,
- expliquer ce qu'on peut retenir du film : qu'avons-nous appris ? que peut-on en penser ? pourquoi ?

COMPLÉMENTS

Critiques

« La Cour de Babel » : des ados unis dans la diversité

Pour réaliser ce documentaire, Julie Bertuccelli a filmé une classe d'accueil d'un collège parisien constituée de jeunes étrangers, 24 élèves, autant d'histoires.

Non, vous ne rêvez pas : *La Cour de Babel*, le nouveau documentaire de Julie Bertuccelli, se passe à Paris, en 2013 ; dans une classe d'accueil du collège de la Grange-aux-Belles, dans le 10^e arrondissement ; à des années-lumière de ce que l'on raconte sur la France d'aujourd'hui, sa déprime, son pessimisme forcené, ses pulsions xénophobes. Il y a là des adolescents venus de partout, de Pologne, du Mali, de Croatie, de Roumanie, de Biélorussie, de Guinée, du Brésil, du Chili, d'Irlande du Nord, d'Angleterre, de Serbie, de Libye, du Venezuela, du Sri Lanka, d'Ukraine, de Côte d'Ivoire, de Mauritanie, de Chine, du Maroc. Ils suivent les cours de français de leur professeure, Brigitte Cervoni. Allez les voir, allez les écouter. Au bout d'une heure et demie en leur compagnie, vous aurez moins envie de désespérer de l'avenir.

Une classe, 24 histoires. Un élève dont les parents sont diplomates, un autre qui vient étudier le violoncelle, une troisième qui vient en France pour retrouver sa mère, une autre en attente de droit d'asile. Le cinquième élève, un Serbe, chassé de son pays par des groupes néonazis juste parce qu'il est juif. Etc. Les uns s'expriment correctement en français, d'autres le baragouinent à peine. Peu importe. L'important est d'être là. De ne plus être triste d'avoir dû quitter son pays. D'essayer d'être heureux. Si possible.

Chacun son histoire. Maryam Aboagila, par exemple, une merveilleuse Libyenne au sourire lumineux, contrainte de partir sur-le-champ pour Verdun. Autre classe d'accueil, plus tard un lycée général, et demain, qui sait ? Des études de médecine.

Djenabou, à présent. Elle vient de Guinée. Son meilleur ami, c'est Dieu. « Je m'entends bien avec Lui. » Avec Youssef, qui a apporté son Coran, et Naminata, sa Bible, ils discutent, argumentent. « Pourquoi il y a beaucoup de religions dans le monde ? », demande l'un. « Et Adam et Eve ? Ils étaient blancs ou noirs ? », demande un autre, avant de répondre : « Il n'y a que Dieu qui sache. » « On ne sait même pas si Dieu existe », conclut Djenabou.

Scènes de classe dans un collège parisien. Des adolescents qui viennent d'arriver en France, entre deux classes, entre deux mondes. Ni stigmatisation ni rejet, ce ne sont pas des immigrés. Pas encore. Ils ont confiance dans la vie. Tout leur semble possible.

Ces élèves, Julie Bertuccelli a choisi de ne les filmer qu'à l'intérieur du collège. Dans leur classe, dans la cour de récréation, à l'abri des miasmes du dehors. Seuls l'intéresse les personnalités et le parcours des adolescents. Si l'on entraperçoit les parents, c'est à l'occasion de rencontres avec la professeure. L'espace de quelques échanges, les difficultés de la vie quotidienne entrent comme par effraction dans le hors-champ de la discussion. L'oncle d'une jeune élève qui envisage pour sa nièce une école privée en arabe. La mère britannique de trois garçons qui dit ses difficultés à vivre à Paris. Juste quelques notations, parfois bouleversantes.

Au centre de ce film choral, un personnage anime, écoute, pose des questions, cherche des solutions, enseigne. Met en valeur les particularités de chacun, suscitant respect et confiance de la part de ses élèves. Brigitte Cervoni, la professeure de français. C'est elle qui fait vivre ensemble tout ce petit monde. Elle qui met du liant entre les élèves jusqu'à ce que se créent entre eux des rapports d'une profonde humanité ;

qui trouve le temps de faire faire à ses élèves un film sur le thème de la différence. Un film qu'on ne verra malheureusement pas et dont le tournage aurait pu servir de fil rouge à *La Cour de Babel*.

Très vite, Julie Bertuccelli et sa caméra deviennent, elles aussi, partie prenante de la classe. La réalisatrice ne cherche pas à se faire oublier. Acceptée par les enfants, intégrée à la classe, elle en devient un personnage, un témoin, un point d'appui parfois.

On dira que cette cour de Babel est un brin utopiste. Que cette classe, animée de main de maître par Mme Cervoni, est une classe de rêve dans laquelle se développe une pédagogie d'exception. Que ce collège est un cocon, loin de la réalité sociale des enfants d'immigrés des quartiers difficiles. Que l'avenir même des classes d'accueil n'est pas garanti, loin s'en faut.

Il n'empêche. Cette classe a bel et bien existé, avec ces élèves et cette professeure. Une année durant, Julie Bertuccelli a filmé ce vivre-ensemble jusqu'à ce moment, déchirant, où les élèves apprennent que Mme Cervoni quitte l'enseignement pour devenir inspectrice de l'Education Nationale. L'adieu aux larmes. « C'est comme si on était tous des frères et des sœurs et qu'on se séparait pour de bon, dit un élève. J'oublierai pas cette année, jamais. » Et nous non plus, nous n'oublierons pas le sourire de ces adolescents, confiants et heureux d'être en France. Pour combien de temps ?

Franck NOUCHI – *Le Monde* – 11 mars 2014

« LA COUR DE BABEL » : Une langue histoire

Regard neuf sur l'Education nationale et l'intégration à la française, après la sortie d'un documentaire sur une classe d'accueil de jeunes immigrés à Paris. Rencontre avec 24 élèves et une prof exaltants.

Toutes ces télévisions, toutes ces radios, tous ces journaux, toute cette excitation, toutes ces lumières, tous ces « maintenant, j'ai besoin des deux gazelles », tous ces « tiens-toi prêt pour le direct, t'as du répondant, ça va très bien se passer », pour Andromeda, Daniil, Djenabou, Thathsarani, Yon, Xi, Maryam, Naminata, Mihajlo, Oksana et bien d'autres adolescents... Leur arrivée en France, terre d'accueil, n'a pas forcément eu lieu sur un tapis volant et le droit d'y rester a souvent été gagné (ou perdu) au prix d'une lutte harassante. Tout cet « énorme buzz », aussi, et « la fierté » du ministre de l'Education Nationale, Vincent Peillon, « pour l'école de la République française et sa capacité d'accueil ». En l'occurrence, le collège de la Grange-aux-Belles, dite « la GAB », ou parfois même, « la grande méchante GAB », situé en zone d'éducation prioritaire (ZEP), dans une cité du X^e arrondissement à Paris, collège archifui par la bourgeoisie intellectuelle de gauche locale, et par le biais du film, promu en modèle.

Prédire à rebours

Tout ce plébiscite enfin pour *la Cour de Babel*, de Julie Bertuccelli, un documentaire, sorti mercredi et dont le financement a été refusé par toutes les chaînes de télé, y compris Arte – qui a participé à l'aventure au moment du montage –, et le CNC (Centre National du Cinéma), qui ne lui a accordé l'avance sur recettes qu'après la réalisation ? « C'est encore mieux d'être soutenu à la fin », s'exclame mi-ironique, mi-sincère, la productrice des Films du poisson, Yaël Fogiel.

La Cour de Babel est donc une histoire qui finit bien à plus d'un titre. Et il serait tentant de prédire à rebours, comme un collègue avisé, que « ce n'est pas très étonnant ». Sauf que pas du tout. Rien ne va de soi, dans cette success-story qu'est le film, et surtout pas ce qu'il montre. Un an durant, Julie Bertuccelli a filmé des élèves dont le dénominateur commun n'est ni l'âge, ni l'origine sociale, ni le niveau scolaire, ni la religion, ni la langue, ni le parcours migratoire, mais la non-connaissance du français. Comment un groupe se forme ? Comment prend-il corps à partir d'une absence ? Par quelle alchimie des adolescents qui ne sont pas destinés à s'entendre, au sens premier du terme, s'allient pour apprendre, et vivent, selon l'une d'entre eux, « une seconde naissance » ? Et pourquoi, alors que la « lepénisation des esprits » ne fait plus un pli et que le gouvernement a renoncé à tenir ses promesses sur le droit de vote aux immigrés, *la Cour de Babel* emballe les salles lors des avant-premières dans toute la France, mais aussi en Belgique et en Suisse, dont certains cantons viennent d'effectuer une votation pour restreindre les flux migratoires ?

Ce mercredi après-midi, une semaine avant la sortie du film, la quasi-totalité des vingt-quatre élèves s'est donc retrouvée, au milieu des fraises Tagada et des gâteaux au chocolat, dans le bar d'un cinéma pour rencontrer la presse, telles des stars américaines en goguette. Deux ans ont passé, la classe s'est éparpillée, ils ont grandi, on ne les reconnaît pas tous, notamment certaines jeunes filles, spectaculairement hissées sur des talons vertigineux. Parmi les rares qui ont dû repartir à l'étranger, il y a Djenabou, sac à main imprimé panthère assorti à ses Stiletto, qui a fait le trajet d'Arabie Saoudite pour voir le film. Djenabou ? La plus jeune de la classe, qui dans le film dit « n'être bien qu'avec elle-même » et avoir « pour seul ami, Dieu ».

Mais le plus grand nombre est aujourd'hui scolarisé dans des lycées à Paris et, pour une partie, en seconde générale. Aucun n'a décroché ou n'est en échec scolaire depuis qu'ils ont quitté la classe d'accueil⁽¹⁾. « Je connais le parcours de chacun, et même si c'est dur et s'il y a des ambitions différentes, ils sont contents de leur choix et ils s'accrochent », assure Brigitte Cervoni, leur professeure de français lorsqu'ils étaient à la GAB.

« Comme un bébé »

Brigitte Cervoni, aujourd'hui inspectrice à Nanterre dans l'académie de Versailles pour les classes du primaire, est « une héroïne du quotidien », selon Vincent Peillon. Mais une héroïne qui ne se vit pas comme telle, et comme il en existe, on peut l'espérer, un grand nombre dans l'Education Nationale. Ce que filme Julie Bertuccelli n'est pas l'enseignement des disciplines, dispensé en classe d'accueil comme ailleurs, mais les échanges pendant les cours d'apprentissage du français, où la part orale est essentielle. La professeure, qu'on entend d'abord en off, apparaît peu à peu à l'image. C'est elle la matrice du groupe, celle qui permet que les élèves ne soient pas des éléments épars murés dans leur solitude et leur histoire parfois dramatique, mais des personnes qui acceptent de s'intéresser aux autres et de compter sur eux.

Le groupe, cette entité fragile, si prêt à se dissoudre en cas d'adversité, est ici solide : « C'est fondamental dans une classe d'accueil, dont les élèves sont pour certains en grande souffrance et qui vivent un exil souvent subi, de réussir à créer un espace suffisamment rassurant pour qu'ils y apprennent la langue. Certains le disent, lors du premier jour : « Je me sens comme un bébé. » Il y a la honte de ne plus pouvoir s'exprimer, d'être déficient et défaillant dans un système scolaire complètement nouveau », explique Brigitte Cervoni.

Dans tous les cas, la plus grande hétérogénéité prédomine. Dans la classe filmée par Julie Bertuccelli, Brigitte Cervoni enseignait à des élèves de 11 à 16 ans, d'un niveau qui allait de la sixième à la troisième. Parmi eux, beaucoup s'occupaient de leur famille : interprète pour les parents, ils devaient aussi (se) faire à dîner, veiller sur des frères et sœurs, vivre seuls pendant que l'adulte travaille. Brigitte Cervoni : « Et, à un âge où l'on ne souhaite rien de mieux qu'être semblable à l'autre, ils arrivent au collège en craignant que leur parcours les différencie absolument. Du coup, il faut créer des activités qui leur permettent de partager leur histoire. Ou du moins ce qu'ils ont envie d'en dire. Ce sont souvent des bribes. Mais aussi des projets fédérateurs : en ce qui concerne mes classes, c'était surtout la création d'un film. » Avec une obligation : « Ne jamais mélanger les genres, s'interdire de basculer sur le versant psy, ou de se substituer à l'assistante sociale. Mais rester un prof qui a la mission spécifique de faciliter l'intégration dans une classe ordinaire. »

Discretion et non-intrusion

Que faire lorsqu'on apprend qu'une élève, souvent absente car souvent malade, finit par expliquer qu'elle vit « dans une toute petite cave à Bondy [Seine-Saint-Denis, ndlr] avec neuf personnes » ? « J'étais abasourdie. J'ai mis en relation la famille avec l'assistante sociale. C'est important que ce ne soit pas moi qui règle le problème. » Comment réagir lorsqu'en discutant avec un parent on saisit qu'une mystérieuse impossibilité d'écrire d'un élève, par ailleurs excellent à l'oral, est liée avec un terrible secret de famille ? « On est toujours sur un fil. Je ne m'empêche pas d'être empathique ou de former des hypothèses sur les raisons d'agir des élèves. C'est même essentiel pour supporter des réactions intempestives qui pourraient, si on ne les décode pas, aller jusqu'à occasionner des conseils de discipline et des exclusions. Mais je m'interdis toute interprétation sauvage. »

Entre le dit et le non-dit, ce qu'on perçoit et ce qu'il serait intrusif d'avancer, il y a un dosage auquel tout enseignant attentif est probablement confronté. Dans le film, il y a notamment un passage où l'on comprend qu'une élève, Rama, a été quasi-interdite de scolarité avant de venir en France, si bien qu'un redoublement, et tout ce qui lui semble entraver ses études, lui est intolérable. Brigitte Cervoni le lui fait remarquer. « Mais je n'irais pas plus loin. Il est sans doute plus délicat de rester à sa place dans une classe où l'on demande aux élèves de parler beaucoup d'eux-mêmes. »

Ce qui frappe, c'est que Julie Bertuccelli a décidé pour son film d'une structure qui impose tout autant la discrétion et la non-intrusion. Dans *la Cour de Babel*, on n'apprendra rien d'un élève en son absence, aucune conversation entre profs n'est filmée, la caméra ne s'éloigne jamais des visages et des effets qu'ont sur eux les mots. Ce n'est qu'occasionnellement et en même temps que l'enseignante, lors de la remise des bulletins, qu'on apprend de la bouche d'une cousine de la tante que telle jeune fille n'a pas intérêt à faire de « bêtises », car si elle retourne au pays, elle sera excisée. Mariage forcé, histoire d'amour, crise économique en Irlande, volonté de devenir virtuose ou de retrouver son père : les motifs des voyages surgissent comme les pièces de puzzle dont la totalité de l'image manque toujours.

Le hors-champ reste opaque, et c'est très singulièrement que Julie Bertuccelli invente un dispositif où l'exhaustivité est rigoureusement chassée au profit d'une forme. « J'ai dû m'obliger à retirer énormément de belles scènes, qui ne faisaient pas partie de ce film. » Entre les murs, on y est, on y reste, et on scrute les visages.

Russe ou wolof, la même dignité

Et que voit-on ? Une chose infiniment rare, qui explique peut-être l'adhésion et l'émotion que suscite le film : le plaisir d'être en classe. Brigitte Cervoni : « Cela ne va pas de soi. Je me souviens d'une élève qui refusait d'apprendre la langue française, car s'y mettre, c'était accepter l'exil. Elle tressaillait quand je m'approchais d'elle. Le jour où elle m'a fait un demi-sourire, c'était rien, mais j'étais heureuse. On essaie de valoriser tous les progrès, aussi infimes soient-ils. Et il y en a toujours. Je ne connais pas d'élèves qui se satisfont d'être en échec scolaire. » Dans le film, il y a Xin, 14 ans, jeune Chinoise qui, arrivée en France, retrouve sa mère qu'elle n'a pas vue depuis dix ans, apprend-t-on. Mais en quittant la Chine, il lui a fallu renoncer à sa grand-mère qui l'a élevée. « Je ne suis bien nulle part », dit l'adolescente au début de l'année, sans sembler bien comprendre les questions de l'enseignante, et qu'on voit au fil des mois s'épanouir.

Ce qui étonne, c'est que les scènes de violence sont rares et maîtrisées. Angélisme ? Julie Bertuccelli a-t-elle oblitéré l'indiscipline et les incivilités qui sont l'enfer des professeurs et des élèves ? Non, expliquent de concert la cinéaste et l'enseignante. Brigitte Cervoni : « Il n'y a pas eu de conseils de discipline dans cette classe. Ils sont par ailleurs exceptionnels en classe d'accueil, peut-être parce que les élèves sont rarement désabusés. Ils viennent d'arriver. Ils sont dynamiques et prêts à prendre tout ce qu'on leur propose. » Julie Bertuccelli : « Brigitte Cervoni a une compétence particulière pour désamorcer ce qui pourrait mal tourner. Il m'arrivait de passer dans le couloir, quand la même classe avait cours avec un autre prof, il y avait du chahut ! »

Il y a dix ans, le député (UMP) Jacques-Alain Bénisti avait, sous l'égide de Nicolas Sarkozy, publié un rapport établissant une corrélation entre bilinguisme et délinquance, visant à interdire aux parents de parler « l'étranger » (sic) en famille, et bien sûr de faire entrer leur langue maternelle dans les établissements. Si Bénisti a fait hurler les linguistes et les pédopsychiatres, l'institution scolaire est au mieux ambivalente à l'égard de la langue d'origine qu'elle maintient à l'écart, du moins dans les classes normales, comme si l'intégration provenait tout naturellement de l'abandon de la culture des parents. Une évidence mise en miettes dans le film, où l'on voit, au contraire, l'enseignante prendre appui sur la langue maternelle. Brigitte Cervoni : « Pour qu'ils apprennent le français, il est nécessaire qu'ils soient fiers de leur langue et de leur pays d'origine. Je dois veiller à accorder la même importance à toutes les langues, et qu'il n'y ait surtout pas de sous-langue. Parler russe ou wolof a la même dignité. Lorsque les élèves expliquent aux autres le fonctionnement de leur langue, ils sont en situation d'apprentissage du français. Et, bien sûr, j'engage les élèves à poursuivre la pratique de leur langue maternelle. Je me souviens d'une ado qui me disait : « Je sens que j'oublie l'arabe, alors que je ne parle pas bien le français. » C'est fondamental qu'ils aient des mots et un espace pour dire cela. »

« Donner le goût du risque »

La plupart du temps, l'enseignante n'a aucune connaissance de la langue des adolescents. Si c'est le cas, elle ne crée pas un privilège en parlant avec l'élève dans sa langue maternelle. « Pour me faire comprendre, j'utilise des gestes, des images. » Pour qu'ils osent s'exprimer, non seulement Brigitte Cervoni ne corrige pas toutes les erreurs, mais insiste sur l'intérêt de certaines. « Afin de leur donner le goût du risque dans la prise de parole, mais aussi leur montrer que c'est en se trompant qu'on apprend. »

Brigitte Cervoni met des notes « puisqu'on [le lui] demande », mais donne toujours une seconde ou une troisième chance aux élèves en refaisant les contrôles, et en ne conservant que le plus réussi. « Pourquoi garder trace des échecs quand la compétence est acquise ? Ce qui est important, c'est que les élèves progressent. S'il y a une notion dont je n'ai jamais compris l'intérêt, c'est celle d'établir une moyenne des notes. Le mot évaluation dit bien qu'il s'agit de voir la valeur. Quand un élève a 2, puis ensuite, avec le même type d'exercice, obtient 10, le 2 passe à la trappe. »

Brigitte Cervoni dit qu'elle n'enseignerait pas différemment dans les classes d'élite. « Encourager les élèves à parler pour les aider à s'exprimer à l'écrit, s'appuyer sur leurs progrès, faire des évaluations formatives, mettre l'accent sur leurs expertises spécifiques et créer des dispositifs qui leur permettent de se connaître : je ne vois pas pourquoi la bienveillance devrait être réservée aux classes d'accueil. Il y a beaucoup de souffrance et d'humiliation dont on pourrait faire l'économie, sans rien retirer aux établissements prestigieux. »

Pendant une dizaine d'années, ce fut elle, l'étrangère, dans une langue incompréhensible. A Prague, alors capitale de la Tchécoslovaquie, mais aussi en Albanie, où elle était lectrice à l'université de Tirana, en 1988, quand le pays était complètement fermé, et dont les habitants n'avaient pas le droit d'être seuls avec des Français. « Mon mari et moi avons émis le désir d'apprendre l'albanais. C'était une mesure de survie intellectuelle, nous n'avions aucune nouvelle du monde. Les autorités nous ont confiés à un homme qui ne devait partager aucune langue avec nous. Outre l'albanais, il parlait le roumain. Je me souviens des premières phrases apprises : « C'est un soldat. C'est un soldat avec un fusil. » C'est à son retour en France qu'elle décida de n'enseigner qu'en ZEP, et prioritairement, dans les classes d'accueil.

⁽¹⁾ Un autre dispositif est réservé aux élèves jamais scolarisés dans leur pays, les classes d'accueil pour les non scolarisés antérieurement (CLA-NSA).

Anne DIATKINE – *Libération* – 14 mars 2014

Ils ont entre 11 et 15 ans. Youssef, Oksana, Yong, Felipe... Leurs prénoms racontent le long voyage qui les a arrachés au pays de leur enfance et menés jusqu'à Paris, dans une classe d'accueil pour primo-arrivants.

Julie Bertuccelli (*L'Arbre, Depuis qu'Otar est parti...*) les a filmés tout au long d'une année, entre une vie et l'autre, entre ailleurs et ici. A quelques plans près – la cour de récré, où défilent les saisons –, tout se passe dans la classe, « entre les murs » de l'école de la République. Comme dans le film de Laurent Cantet, c'est là que s'animent les visages, que fuse la parole, que coulent aussi, parfois, quelques larmes. La comparaison entre ces deux huis-clos scolaires s'arrête là. *La Cour de Babel* est un doc lumineux qui, loin du bilan éducatif plutôt amer d'*Entre les murs*, rend hommage au cocon qu'est la classe d'accueil, où les enfants apprennent le français, confrontent leur déracinement à ceux des autres, avant de repartir en section « normale ». On se laisse happer par la chronique de cet attachant melting-pot juvénile, qui devient, jour après jour, un groupe soudé, une petite république de l'espoir. Julie Bertuccelli réussit un tour de force : nous offrir une vraie grande aventure dans ce tout petit espace où la France est encore un pays d'accueil.

Cécile MURY – *Télérama* – 11 mars 2014

Une année scolaire au rythme d'une classe de collège accueillant des élèves étrangers qui viennent d'arriver en France. Infiniment émouvant.

En une heure et demie, une année scolaire au sein de la classe d'accueil dont Brigitte Cervoni est le professeur de français, au collège de la Grange-aux-Belles, dans le X^e arrondissement de Paris. Les classes d'accueil, dans les écoles et collèges, sont des classes où l'on rassemble des élèves étrangers fraîchement arrivés en France, d'âge plus ou moins équivalent (ici de 11 à 15 ans), afin qu'ils puissent se mettre à niveau (surtout en français, puisque certains d'entre eux ne le parlent quasiment pas) et rejoindre les classes dites « normales » les années suivantes.

Au collège, le but est évidemment de les insérer le plus rapidement possible dans le circuit scolaire général, afin qu'ils puissent mener leurs études le plus loin possible... La classe de français de Mme Cervoni réunit des ados venus de toute la planète : Tunisie, Pologne, Mali, Brésil, Angleterre, Libye, Sri Lanka, Mauritanie, Chine, etc. Et ce film est de part en part un choc émotionnel.

D'abord parce que la plupart de ces enfants, en début d'année, débarquent dans un pays qui leur est totalement étranger, et pas forcément accueillant ni aussi beau et gentil que décrit dans les guides touristiques. Certains, trébuchés de pays en pays, n'ont pas vu leurs parents depuis des années, sinon jamais, et vivent avec des parents collatéraux. Certains ont fui la misère, une dictature, des massacres, des traditions (le mariage forcé et l'excision pour les filles). Un jeune Ukrainien explique qu'il a fui son pays parce qu'il est juif et qu'on tue parfois les Juifs en Ukraine... Tous, parce qu'ils sont jeunes, espèrent un avenir meilleur, même si le souvenir de leur pays d'origine ne les quittera jamais.

Nous sommes plongés dans un bain d'émotions humaines plus intenses les unes que les autres. Alors on pleure et on rit beaucoup, ou on retient ses larmes, parce que ces émotions sont universelles : la fierté d'un père ouvrier quand on lui dit que sa fille est brillante, la colère d'une mère contre sa fille qui ne fiche rien et perturbe la classe – rien d'angélique dans ce film, on y assiste à des heurts et des chagrins redoutables. On tremble quand une jeune fille africaine dit avec simplicité : « Je veux vivre en France parce que je veux être une femme libre. »

Et si on tremble, c'est aussi parce qu'on sait que ce ne sera sans doute pas aussi simple. Que tous ces jeunes étrangers ne sont pas au bout du chemin, qu'il sera souvent long, pénible, parsemé d'échecs amers, qu'ils n'auront pas tous le même destin, les mêmes chances, mais qu'ils y parviendront peut-être aussi. Filmé sobrement, sans effets, mais avec rigueur, *La Cour de Babel* est un film qui console et revigore. Tout n'est pas perdu, dans ce pays qui paraît tellement se déliter.

Jean-Baptiste MORAIN – *Les Inrocks* – 11 mars 2014

Article : Classes d'accueil : la fin d'un dispositif qui fonctionne ?

Le documentaire de Julie Bertuccelli *La cour de Babel* a permis de faire connaître au public le dispositif des classes d'accueil pour les enfants nouvellement arrivés en France : le travail sur la langue française, l'apprentissage du vivre ensemble dans une nouvelle culture qui y est mené au sein du groupe classe. Ironie du sort : une circulaire s'apprête à effacer le dispositif en question...

Au moment où sort le documentaire qui a eu un beau succès et où le Ministre de l'Éducation loue le dispositif, l'application d'une circulaire⁽¹⁾ transforme les classes d'accueil en UPE2A (unités pédagogiques pour élèves allophones arrivants), et fait voler en éclat la notion de groupe classe pour proposer une intégration directe des élèves en classe ordinaire, avec seulement trois matières à enseignement spécifique. Voilà qui scelle la fin des apprentissages multiples permis par le groupe dont témoigne le film, pour favoriser une « inclusion » immédiate.

La circulaire est déjà expérimentée dans plusieurs académies dans les collèges, mais aussi dans le 1^{er} degré avec la progressive disparition des CLIN⁽²⁾ ; elle sera appliquée à la rentrée prochaine dans le 94.

LA PHYSIQUE EN CHINOIS

Jusqu'à présent, en collège, les élèves de classe d'accueil (CLA), de 11 à 16 ans bénéficiaient de 26 heures semaine de français, mathématiques, anglais, histoire-géographie éducation civique, sciences, musique, arts plastiques et EPS avec des enseignants spécialisés dans la pédagogie pour élèves allophones. Avec la nouvelle circulaire, un élève n'aura plus que 18 heures de cours spécifiques : généralement 12 heures de français, 4 heures de mathématiques et 2 heures d'anglais. Dans les autres matières, il sera directement inclus en classe ordinaire ; c'est comme si demain, nouvel arrivant en Chine, vous étiez confronté à suivre directement un cours de physique en chinois sans connaître la langue...

Ceci implique une inscription en classe ordinaire dans le niveau qui correspond à l'âge de l'élève, avec un jonglage dans les emplois du temps, étant entendu que la circulaire indique qu'au moins une matière doit être suivie intégralement dans la classe de rattachement : faut-il alors privilégier le cours de SVT en classe ordinaire ou le cours de français pour allophones qui tombent tous les 2 en même temps ?

Avec « l'unité pédagogique », plus de classe, donc plus de professeur principal (mais un simple coordonnateur) dont le rôle auprès des familles était déterminant, mais aussi le suivi des élèves ; plus de conseil de classe, donc de prise en compte particulière des élèves auxquels on demandera d'emblée les mêmes performances que les autres en classe ordinaire. Plus de possibilités non plus de mener des projets pédagogiques spécifiques, par ailleurs, les élèves allophones seront accueillis dans les classes par des enseignants non formés à l'accueil et à la pédagogie envers ces publics.

UN PATCHWORK DE COURS

Une clameur de protestation s'élève parmi les enseignants de CLA de la France entière, ils considèrent qu'avec le nouveau dispositif, l'accueil des nouveaux arrivants n'est plus décent et que l'on place les enfants dans une position difficile qui nie le temps d'adaptation nécessaire à un pays, à sa langue, à ses us scolaires et culturels. Une pétition est en ligne.

Le dispositif des UPE2A est très difficile à mettre en place administrativement, élèves comme enseignants s'y perdent, il oblige à mettre en place « un patchwork de cours », par exemple, pour suivre le cours de français, l'élève rate une heure d'histoire-géo, donc doit rattraper le cours, essayer de le comprendre sans l'avoir suivi !

Les personnels et personnes engagées demandent l'abrogation de la circulaire et le maintien du dispositif cohérent des CLIN et des CLA qui a fait ses preuves, en permettant une adaptation progressive et une inclusion en classe ordinaire une fois seulement que l'élève y est prêt.

Des professeurs en classes d'accueil

⁽¹⁾ Circulaire n° 2012-141 du 2/10/2012

http://www.education.gouv.fr/pid25535/bulletin_officiel.html?cid_bo=61536

⁽²⁾ Classes d'initiation pour non francophones dans le primaire

Interviews de Julie Bertuccelli

Comment l'envie vous est venue de réaliser un documentaire sur les classes d'accueil ?

C'est un peu un hasard. C'est vrai que cela faisait longtemps que la question des étrangers me tenait à cœur. Mais l'idée m'est venue quand j'étais présidente d'un jury d'un festival de film scolaire organisé par la mairie de Paris. La classe de Brigitte Cervoni (professeur de français au collège de la Grange-aux-Belles) y participait. J'ai trouvé ça incroyable de voir 20 enfants de tous les pays du monde avec chacun leurs accents, leurs visages... C'était comme une sorte de carte postale vivante ! De plus, les imaginer tous ensemble passer une année scolaire à travailler et à réaliser un film, m'a encore plus motivée. J'avais prévu une année de repérage dans plusieurs collèges. Mais à la rentrée scolaire, lorsque je suis allée rendre visite à la nouvelle classe de Brigitte, une enseignante exceptionnelle, j'ai encore eu un coup de cœur : c'est rare de voir autant de pays représentés dans une même classe. Je souhaitais tourner le plus rapidement possible !

Toutes les scènes ont été réalisées dans l'enceinte du collège. Pourquoi n'avez-vous pas filmé les élèves dans leur vie quotidienne ?

C'était une décision de départ. Si j'allais chez eux, cela pouvait devenir des portraits de chacun. Je n'avais pas envie de les stigmatiser. Mon but était vraiment de filmer le groupe : voir comment ils vivent, se comportent, discutent ensemble. Les voir séparément n'allait rien apporter de plus au film. Je souhaitais également cette unité de lieu et d'année. Enfin, quand on a monté le film, on s'est aperçu que ce n'était pas du tout un handicap que de rester dans la classe.

Durant une année scolaire, vous avez suivi la classe. Les élèves n'étaient pas dérangés par la caméra ?

Je ne venais pas tous les jours : 2 ou 3 matinées par semaine. Je ne pense pas qu'ils aient été opprimés. C'est devenu une habitude, je faisais partie de la classe. J'ai été assez discrète, je n'utilise pas de projecteur. J'ai également été très présente humainement : je les accompagnais dans des sorties scolaires même si je ne filmais pas, je faisais venir des amis écrivains en espérant que ça leur soit bénéfique. Ils ont senti qu'il y avait un rapport d'égal à égal. En plus, les élèves étaient très naturels devant la caméra ! Ce n'était pas parce qu'ils m'oubliaient mais plutôt parce que j'étais considérée comme une camarade de classe.

Je pense également qu'un tournage de longue durée comme celui-là n'est pas un film sur les gens mais avec les gens. Quand je sentais qu'ils ne voulaient pas que je filme, je ne filmais pas. Je faisais partie du projet de l'année. Ce n'était pas le plaisir d'être filmé mais plutôt un plaisir humain qu'ils avaient à me voir.

Vous avez filmé des sorties, des conseils de classe... mais vous ne les avez pas gardés au montage.

Comment avez-vous choisi les scènes que vous vouliez montrer au public ?

C'est un équilibre qui se fait. C'est du travail pendant des mois et des mois. Je souhaitais vraiment que les élèves soient le cœur de mon documentaire. Et dans le cas des conseils de classe, c'était un regard extérieur qui les commentait. Certes, on parlait d'eux mais ils n'étaient pas présents. Et finalement, les professeurs disaient des choses que l'on voyait suffisamment dans le film. C'était aussi le cas pour les sorties scolaires, il n'y avait rien de fabuleux à garder au montage.

Concernant la place de la prof dans le documentaire, c'était une idée intéressante de la faire apparaître petit à petit dans le film. Dans les débuts, on entend uniquement sa voix. Et peu à peu, elle devient un personnage important.

Dans votre documentaire, il y a un débat intéressant sur les différentes religions pratiquées par les élèves. Pensez-vous qu'après avoir étudié dans une école laïque en France leur vision des choses a changé ?

J'ai été bouleversée de filmer cette scène. Chaque élève, lors de cette séance, devait apporter un objet qui le représente. Et finalement, on s'aperçoit que c'est souvent un objet très religieux : Youssef a apporté son Coran, et Naminata, sa Bible... En même temps, ils viennent tous d'un pays où la religion occupe une place centrale. Le débat commence par les différents avis que portent les élèves sur la religion. Dans cette scène, les enfants discutent, argumentent, débattent. Au final, la jeune Djenabou, qui considère Dieu comme son « meilleur ami », commence à douter et conclut par : « Peut-être Dieu n'existe pas ! ». Je pense qu'il n'y a que l'école laïque qui peut apporter ce doute sur la religion. C'était un moment de grâce de voir en direct la laïcité faire son travail.

Qu'attendez-vous de ce film ?

J'aimerais que les personnes se rendent compte qu'on a énormément de leçons à apprendre des étrangers. On a tous besoin des uns des autres et c'est une richesse de les recevoir. On ne peut pas se permettre de

maltraiter les différentes religions et cultures : c'est inacceptable ! Aujourd'hui, le racisme s'élève à un niveau plutôt grave en France. J'espère qu'un film comme celui-là peut simplement rappeler aux gens que les étrangers sont des êtres comme tout le monde. Avoir des a priori sur ces personnes-là est intolérable, mais c'est aussi de l'ignorance et de la peur idiote. Finalement, c'est ce regard-là qui n'aide pas l'intégration des étrangers et qui les rend agressifs. Dans cette classe, on voit que le fait de les accueillir correctement, de prendre le temps qui faut, de leur apprendre la langue aide les personnes à s'intégrer.

J'ai souhaité mettre en valeur dans mon film ce dispositif de « classes d'accueil » pour prouver que c'est un processus « génial » et qu'il ne faut pas y toucher !

par Fériel BOUDJELAL – *Vousnousils*, emag de l'éducation

Tous les élèves de cette classe sont des adolescents...

Je trouvais intéressant que ce ne soit pas des tout-petits qui arrivent, pour lesquels ça peut être plus facile. Plus on est jeune, plus on s'adapte rapidement. Mais des adolescents qui viennent d'arriver, entre deux âges, entre deux mondes... Ils ont déjà vécu de longues années dans leurs pays respectifs et c'est un déracinement très fort à cet âge-là. En France, ils sont presque déjà des adultes parce qu'ils ont des responsabilités très lourdes sur les épaules. Ils sont parfois chargés de famille, car ils sont souvent les seuls à parler le français. Ils ne sont pas encore dans l'après-immigration ou le ras-le-bol. Ils ne sont pas enfermés dans une catégorie d'immigrants qui les stigmatiserait ou rejetterait. On sait que cette impasse ou cet avenir peuvent arriver, mais en même temps, on sait que tout est encore possible. Ils sont pleins d'espoir. Je montre peut-être un sas protecteur et idéal, une utopie en action, mais je montre aussi un petit théâtre de notre monde où l'énergie de l'espoir peut faire des miracles, tout comme la confiance et l'accueil prodigués à ces jeunes...

Parlez-nous de Brigitte Cervoni...

Cette prof est incroyable. Elle anime, elle écoute, elle met en valeur la différence, la particularité de chacun, et amène ses élèves à parler d'une manière admirable, avec respect et confiance. Elle sait chaque fois trouver la bonne distance. Du coup, ils l'adorent. Je voulais qu'elle soit dans le film, mais pas comme un des personnages du film. C'est venu petit à petit, au fur et à mesure que nous avançons dans le montage. Et j'aime bien le fait qu'on la voie de plus en plus, qu'elle devienne au fil du film « un personnage ». Elle n'en est pas le centre, mais l'armature. Elle devient un personnage parce que c'est elle qui fait vivre ensemble tout ce petit monde.

Brigitte a une pédagogie que je trouve géniale. L'important, c'est que les mêmes apprennent. Alors quand elle fait un contrôle où ils ont des mauvaises notes, elle reprend, elle explique et elle refait le même contrôle deux semaines ou un mois plus tard, et elle gardera la meilleure note. Pour les valoriser. L'important, c'est qu'ils aient appris, pas de sanctionner avec des notes. Pour leur enseigner la langue, Brigitte les fait beaucoup parler d'eux et de ce qui les intéresse. Elle a aussi monté ce projet pédagogique de film sur la différence qu'ils devaient eux-mêmes réaliser et qui rejoignait mon sujet : qu'est-ce que vivre ensemble lorsqu'on vient de tous ces pays, de toutes ces cultures, religions, passés différents ? Evidemment elle a le temps pour tout ça, cette classe vit à un rythme différent, mais elle prend ce temps-là.

Extrait de l'interview du dossier de presse du film sur

<http://distrib.pyramidefilms.com/pyramidefilms-distribution-catalogue-l/la-cour-de-babel.html>

La tour de Babel

« Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. [...] Ils dirent : Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la Terre ! Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit : Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. Yahvé les dispersa de là sur toute la face de la Terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit le langage de tous les habitants de la Terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la Terre. »

Genèse, 11, La Bible de Jérusalem

(« Babel » signifie « porte du ciel »)

Les différences...

« Moi, je n'suis pas comme les autres. » Faut-il, comme dans la chanson d'Anne Sylvestre, que les autres nous le disent pour que nous le constatons ?

A partir d'un bébé inconscient, inachevé, nous avons été peu à peu fabriqués par tous les apports de notre entourage. Faisant flèche de tout bois, ventre de toute nourriture, nous nous sommes développés sans souci, à l'aveuglette, gavés de bouillie, de conseils, de bandes dessinées, d'affection, de réprimandes et de télé.

Vient l'âge où nous nous regardons : cet être que je suis devenu, qui est-il ? Que vaut-il ? Nous interrogeons le regard des autres, et nous avons peur ; car ce regard trop souvent nous transperce sans nous voir (suis-je si inexistant ?) ou se charge d'ironie, sinon de mépris (suis-je si ridicule ?). Nous interrogeons les miroirs, et nous sommes déçus, car la réponse est rarement enthousiasmante. Nous interrogeons l'école, et nous ne sommes guère comblés, car elle nous apparaît comme une vaste machine plus préoccupée de nous rendre conformes aux normes imposées que de s'intéresser à chacun de nous.

Est-ce que je suis beau ? Est-ce que je suis intelligent ?

A ces deux questions lancinantes, la réponse est : « pas comme les autres ». Mais « moins bien » ? ou « mieux » ? Si nous nous croyons « moins bien », nous nous désolons, nous nous soumettons, et acceptons peu à peu la fatalité d'un destin médiocre. Si, au contraire, nous nous persuadons de « mieux », nous nous glorifions, cherchons à dominer, et nous détruisons finalement nous-mêmes en laissant pénétrer en nous ces deux poisons : le désir du pouvoir et le mépris des autres.

N'y aurait-il donc pas de bonne réponse ?

Non, il n'y a pas de bonne réponse, car la question même n'a pas de sens. Elle repose sur une erreur logique : remplacer « différent » par « inférieur » ou « supérieur ».

Il ne s'agit pas de nier les différences ; mais de s'en enrichir, de s'en enchanter, et pour cela de les regarder en face, d'en préciser la nature, et d'en comprendre l'origine.

Albert JACQUARD – *Moi et les autres* – 1983

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles, morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or, derrière ces épithètes, se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animal, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

Claude LEVI-STRAUSS – *Anthropologie structurale* – 1952

Le film des élèves de la classe d'accueil

Le film avec lequel les élèves ont gagné les prix, *L'enfant lune*, est encore disponible sur Dailymotion :

<https://www.dailymotion.com/video/xruqob>

(avec musique de Salif Keïta ; on pourra reconnaître les voix...)

Quelques collèges, et collégien·nes au cinéma :

- ▶ Faucon Philippe, *Samia* (2001), *Fatima* (2015)
- ▶ Kechiche Abdellatif, *L'esquive*, 2002
- ▶ Cantet Laurent, *Entre les murs*, 2008
- ▶ Lillienfeld Jean-Paul, *La journée de la jupe*, 2009
- ▶ Bouffartigue Clara, *Tempête sous un crâne*, 2012

SITOGRAFIE

- ▶ *Zéro de conduite* : <https://www.zerodeconduite.net/film/la-cour-de-babel>
- ▶ Dossier pédagogique établi par un enseignant de français en Allemagne : <https://julianwhiting.files.wordpress.com/2014/02/french-language-teaching-notes-to-la-cour-de-babel.pdf>
- ▶ Suisse romande : https://bdper.plandetudes.ch/uploads/ressources/3126/La_Cour_de_Babel.pdf

[Voir toutes nos fiches pédagogiques de films](#)